

Jacques-Noël PÉRÈS

Institut Protestant de Théologie (Paris)

École des Langues et Civilisations de l'Orient Chrétien (Paris)

LE ROI, LA REINE ET L'OUVRIER UNE RÉMINISCENCE DES PROVERBES DANS LE KEBRA NAGAST

Le Père Marek Starowieyski est un savant, un orientaliste. Ses travaux portant sur les écrits apocryphes ont dès longtemps assis sa réputation. C'est d'ailleurs à l'occasion de sessions de l'Association pour l'étude de la littérature apocryphe chrétienne (AÉLAC), que j'ai eu le privilège de faire sa connaissance et, je m'en flatte, de m'en être fait un ami. S'il est un savant, le Père Marek Starowieyski est aussi un sage. Sage et savant, les deux termes devraient toujours aller de pair. Ce n'est hélas pas toujours le cas. Alors que parfois la science est dévoyée et sert des intérêts qui sont loin d'être toujours au bénéfice du bonheur des hommes, il sait, lui, nous dire une parole qui nous rappelle ce qu'est le vrai savoir, corollaire de patience et d'humilité, de partage, de confiance. Certainement est-ce parce qu'il est théologien au premier chef, qu'il connaît la valeur de ces vertus, qui comptent parmi celles de l'homme de prière qui s'en remet à son Seigneur, si tant est, comme l'enseignait Évagre le Pontique, que la prière désigne le théologien.¹

Eu égard à ces quelques considérations qui, je l'espère, ne froisseront pas la modestie de mon ami, cherchant un sujet à traiter pour le recueil préparé pour lui en hommage amical, mon choix s'est arrêté sur un texte qui met en exergue la sagesse et la science, la prière aussi. C'est un chapitre d'un écrit apocryphe, legs de l'Orient chrétien, un Orient un rien singulier en l'occurrence puisque c'est d'Afrique, d'Éthiopie plus précisément que provient ce texte. Les orientalistes savent bien que l'Éthiopie chrétienne est, par sa foi, sa langue, sa culture et tant de ses traditions vénérables, partie prenante de l'Orient qui, de cette manière conjugue pleinement les vallées du Tigre et de l'Euphrate avec celle du Nil. Il s'agit d'un chapitre du Kebra Nagast, c'est-à-dire « La Gloire des rois », l'épopée nationale éthiopienne. Ce chapitre, comme on va le voir ci-après, met en scène Salomon et la reine de Saba, qui s'entretiennent de sagesse et en viennent à parler de Dieu ; mais, au fond, cela n'est-il pas naturel si, aux dires du psalmiste, la crainte de Dieu est le début de la sagesse ?

¹ Cf. ÉVAGRE LE PONTIQUE, *De la prière* 60, PG 79, 1180 B (sous le nom de Nil d'Ancyre).

Le chapitre 27 du Kebra Nagast : À propos de l'ouvrier

Mais n'anticipons pas. Je propose en premier lieu une traduction française originale du chapitre 27 du Kebra Nagast, un chapitre bien dans la veine de la littérature sapientiale telle que l'affectionnent les auteurs orientaux. Le Kebra Nagast, qui a pris au XIV^e siècle la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, scientifiquement édité par Carl Bezold au début du siècle dernier,² rassemble des traditions à la gloire de la dynastie salomonienne restaurée en 1270.³ Je traduis dans les lignes qui suivent le texte ge'ez publié par Sergew Galāw⁴. L'événement rapporté est présenté comme s'étant réellement produit, mais il s'apparente trop, comme nous le verrons ci-après, à une parabole pour qu'il n'en soit pas une. Je m'essaierai ensuite à le commenter et peut-être en tirerai-je une conclusion inattendue.

« Tandis qu'il [Salomon]⁵ s'entretenait ainsi avec la reine, il vit un certain ouvrier qui portait sur la tête une pierre et une outre d'eau sur la nuque, ses provisions et aussi ses sandales sur les reins, et encore du bois détenu dans ses mains. Ses vêtements étaient usés et déchirés, la sueur coulait de son visage et l'eau s'écoulait de l'outre sur ses pieds. Alors qu'il allait s'éloigner, en passant devant lui, il [Salomon] lui dit : "Attends !" Et il attendit.

« Il [Salomon] se tourna vers la reine et lui dit : "Regarde celui-ci. En quoi lui suis-je supérieur ? Et en quoi suis-je meilleur que lui ? Et en quoi puis-je plus que lui me glorifier ? Je suis un homme, en effet, et poussière et serai demain vers et pourriture, quoique à l'heure présente je puisse sembler immortel à jamais ! Qui donc ferait reproche au Seigneur, s'il lui avait donné ce qu'il m'a donné, et si de moi il avait fait un ouvrier comme lui ? Ne sommes-nous pas tous les deux souffles⁶, autrement dit hommes, de sorte que sa mort soit ma mort, et sa vie, ma vie ? Cet homme est plus robuste que moi au travail, car il [Dieu] a donné la force aux faibles, ainsi qu'il lui a plu." Et il [Salomon] lui dit : "Va à ton travail !"

« Et il dit encore à la reine : "Quel est notre intérêt, à nous êtres humains, si nous ne pratiquons ni le pardon ni la miséricorde sur terre ? Ne sommes nous pas tous vani-

² *Kebra-Nagast. Die Herrlichkeit der Könige*, Carl Bezold éd., Munich, 1905.

³ En 1270, un prince réputé salomonien, Yékuno-Amlak, parvient à renverser l'empereur Na'ak^wéto la-Ab et par là la dynastie des Zag^wé, qui avaient pris le pouvoir à la faveur d'une période de troubles, peut-être dès le IX^e s. Cf. J.-N. PÉRÈS, « Jérusalem et Axoum ou la reine de Saba et l'arche d'alliance. Mythe fondateur et traditions religieuses et politiques en Éthiopie », *Graphè* 11 – *La reine de Saba*, 2002, p. 45-59.

⁴ *Kebra Nagast*, Sergew Galāw éd, Addis Abéba, Presses Universitaires, 1994, p. 18-19.

⁵ Je précise çà et là entre crochets que c'est Salomon qui s'exprime, car ce chapitre ne mentionne jamais son nom et le lecteur peut parfois hésiter à comprendre qui prend la parole.

⁶ Littéralement : « Ne sommes-nous pas tous deux des poumons » ; il faut comprendre des êtres capables de respirer, ou animés du souffle de vie.

té, comme l'herbe des champs, qui sèche en sa saison et brûle au feu ? Sur terre, nous sommes pourvus en mets délicieux et habits coûteux ; or tant que nous vivons, nous sommes corrompus, aussi sommes-nous pourvus en parfums et onguents ; tant que nous vivons, nous mourrons à cause des péchés et des offenses ; lors même que nous sommes sages, nous sommes fous à cause de la désobéissance et des transgressions, et lorsque nous sommes comblés d'honneur, nous sommes méprisables à cause de la sorcellerie et du culte des idoles. L'homme en effet comblé d'honneur, qui a été créé à l'image du Seigneur, s'il agit bien, sera comme le Seigneur. L'homme de vanité en revanche, s'il agit mal, sera comme le diable, le diable orgueilleux qui a désobéi au commandement de son créateur. Or, tous les orgueilleux parmi les hommes suivent sa voie et seront jugés avec lui. Car le Seigneur aime les humbles, et ceux qui pratiquent l'humilité suivent sa voie et ils se réjouiront dans son royaume. Bienheureux quiconque connaît la sagesse, c'est-à-dire la repentance et la crainte du Seigneur !”

« Lorsque la reine entendit cela, elle dit : “Comme ta voix me plaît ! Combien me touche ta parole, lorsque tu ouvres la bouche ! Dis-moi donc : À qui me faut-il au mieux rendre un culte ? Pour nous en effet, nous adorons le soleil, comme nos pères nous l'ont enseigné, en sorte que nous disons que le soleil est le roi des dieux. D'aucuns parmi ceux qui nous sont soumis adorent des pierres, d'aucuns adorent des végétaux, d'aucuns adorent des oiseaux, d'aucuns adorent des images d'or ou d'argent, mais nous, nous adorons le soleil, car il cuit notre nourriture et en outre il éclaire ce qui est obscur et fait disparaître la peur. Nous l'appelons notre roi, nous l'appelons notre créateur, nous lui rendons un culte comme à notre dieu, car nul ne nous a parlé d'un autre dieu hors de lui. Nous entendons cependant que pour vous, Israël, il y a un autre dieu, que nous, nous ne connaissons pas. Il nous a été rapporté, que du ciel il a envoyé pour vous une arche et qu'il vous a donné les tables de la loi des anges par la main du prophète Moïse ; cela, nous l'avons entendu. Il vient vers vous, il vous parle, il vous enseigne ses ordonnances et ses prescriptions.” »

Sagesse et crainte de Dieu

La scène d'exposition de ce court récit est parfaite. Les personnages qui vont intervenir non seulement sont présentés, mais encore ils le sont en situation. Il y a d'une part Salomon et la reine de Saba, en train de converser. Le lecteur n'éprouve aucune peine à les imaginer assis sur de moelleux coussins disposés sur une terrasse dominant la route. Peut-être partagent-ils rafraîchissements et pâtisseries ; des serviteurs ne doivent pas manquer d'être prêts à satisfaire le moindre de leurs désirs. Une situation qui devrait assurément les conduire à oublier les difficultés de la vie autant que ses nécessités, une volupté qui pourrait n'apparaître guère compatible avec le détachement du sage – de l'ami de la sagesse, du philosophe – à l'égard des illusions d'un bonheur qui ne saurait être qu'éphémère. On connaît le persiflage de Voltaire : « Il y a grande apparence que Salomon était riche et savant pour son temps et pour son peuple. L'exagération, compagne inséparable de la grossièreté, lui attribua des richesses qu'il

n'avait pu posséder, et des livres qu'il n'avait pu faire. Le respect de l'antiquité a depuis consacré ces erreurs. »⁷ Certainement est-ce ce Salomon là, qui court le risque de s'imposer dans les premières lignes du récit, opulent et nanti, philosophant nonchalamment avec la reine, laquelle ne lui cède en rien quant à la fortune, ainsi que le Kebra Nagast en a averti le lecteur dans un chapitre précédent.⁸ Qu'est-ce donc qui va permettre à l'un et l'autre d'échapper à une telle frivolité ? Nous l'apprendrons dans la suite du récit, mais le suspens est établi. Or voici que passe un ouvrier. Ce dernier est l'antithèse des deux souverains. Lui, ploie sous le fardeau et pour en signifier le poids, l'auteur du texte n'hésite pas à multiplier les images qui le laissent entendre : il est vêtu de haillons, l'accablent une pierre sur sa tête, du bois dans ses bras et encore une outre d'eau sur ses épaules, dont, comble de malchance, l'eau qui y est contenue s'écoule et se mêle à sa sueur ! L'ordre péremptoire de s'arrêter, que lui adresse le roi, ajoute encore à l'humilité de sa condition, annonce du mutisme qui sera le sien tout au long du récit.

Vient ensuite ce qui ressemble à s'y méprendre à une parabole, un enseignement d'inspiration à la fois religieuse et morale, compréhensible par tous pour peu que tous s'appliquent à en discerner le message exprimé à l'aide d'une image, la parabole du roi et de l'ouvrier. Y est soulignée la commune humanité des faibles et des forts, des puissants et de ceux qui leur sont soumis. En quoi le souffle de vie qui anime les uns, diffère-t-il de celui qui anime les autres ? En rien ! À telle enseigne qu'au bout du compte les uns et les autres mourront et, dure réalité, les uns et les autres retourneront à la poussière et même à la pourriture grouillante de vers. Qu'est-ce alors qu'un roi ? Et un ouvrier ? Allons plus loin : qui des deux au vrai est le plus fort ? Le puissant monarque ou l'humble travailleur manuel ? Salomon reconnaît volontiers que le second, davantage que lui, est apte au labeur le plus pénible. De cette manière, le roi relativise deux choses. Certainement la puissance qui est sienne. Mais aussi, c'est bien possible, ce que quiconque est soumis reconnaît nolens volens à celui qui exerce une quelconque domination, et qui d'ailleurs apparaît souvent comme le corollaire du pouvoir : l'avoir autant que le savoir. Riche, Salomon l'est assurément, mais tous ses biens ne sont qu'illusion au regard de l'aptitude et de l'ardeur au travail, vraies richesses, puisque c'est sur le travail des hommes qu'il gouverne, que sont fondées sa gloire et la grandeur de son royaume. Sage, Salomon l'est également, mais sa sagesse n'est que vaine science, si elle ne lui donne pas d'abord un savoir-faire, en quoi s'accomplissent le savoir penser qui induit un savoir être.

Or, c'est un tel savoir être que Salomon va s'attacher à proposer à la reine de Saba, un savoir être qui se manifeste dans ce que fait un homme empli de sagesse et qui se résume d'un mot, le mot humilité, **ትሕትና**, cette sorte d'humilité qui n'est pas la réserve emplie de modestie de celui qui n'ose ni entreprendre, ni être vu, mais qui est

⁷ VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, Paris : Garnier-Flammarion, 1964, p. 348.

⁸ C'est au chapitre 21, lequel non seulement évoque les richesses personnelles de la reine, mais encore souligne combien l'Éthiopie commerce pour elle sur mer et sur terre.

une humilité qui se pratique, autrement dit qui se révèle pleinement dans l'action et d'abord, et inattendument, dans l'esprit d'entreprise. Une humilité qui, davantage qu'être le contraire de l'orgueil ou de l'arrogance, l'est de la vanité, *h3-t*, ce qui ne sert à rien, qui n'est que du vent, un vent vite dissipé, pas même capable de chasser les nuages ! Mieux encore : si l'homme de vanité dans sa manière d'agir est comme le diable, celui au contraire qui est empli d'humilité et qui agit comme tel est, lui, comme le Seigneur. Une ressemblance qui s'exerce dans la repentance et la crainte de Dieu, ce qui signifie aussi dans le pardon.

Un rapport ainsi est établi entre le sage et Dieu, entre la véritable sagesse et – pour ne pas dire la foi – l'espérance, qui se concrétise dans le don du royaume de Dieu. La reine de Saba au demeurant ne s'y trompe pas, qui interroge Salomon sur le culte, véritable aussi, qu'il convient pour elle de célébrer. Une semblable requête est formulée dans un apocryphe conservé en syriaque et en arménien, les Questions de la reine de Saba,⁹ où elle demande à Salomon « Quel est ton Dieu, à quoi ressemble-t-il ou à quoi peut-il être comparé ? »¹⁰ Dans le présent récit, elle passe en revue les diverses forces de la nature, adorées comme des dieux par les nations païennes, le soleil, les pierres, les arbres, les oiseaux, qu'elle paraît placer au-dessus des cultes idolâtres des images d'or et d'argent, ajoutant que dans son pays, on adore plutôt le soleil, ce dont toutefois elle donne immédiatement l'explication, invoquant une triple raison à son culte : on cuit la nourriture à la chaleur du soleil, il éclaire, il bannit la peur née de l'obscurité. La reine reconnaît néanmoins que c'est faute de mieux, que le soleil est regardé comme roi et créateur, n'ayant jamais entendu prêcher un autre dieu, qui serait le vrai Dieu, quoiqu'on sache en Éthiopie, que pour Israël par le prophète Moïse la volonté de Dieu, inscrite sur une table, se trouve dans une arche céleste.

S'il prend garde au déroulement du récit et à son double rebondissement, à savoir qu'à partir de l'exemple de l'ouvrier peinant à son labeur, Salomon d'abord a pu préciser ce en quoi consiste la vraie sagesse, et la reine de Saba ensuite a concédé devoir apprendre désormais qui est le vrai Dieu, le lecteur saisit que la leçon qu'il doit en tirer ne vise pas la question du travail, ni celle du pouvoir, pas même en premier lieu, quoiqu'elles y jouent un rôle, celle de la vie et de la mort. Nonobstant les éléments du récit, qui rattachent celui-ci à l'ensemble, il est davantage invité à comprendre qu'en Dieu se trouve la source de la sagesse.

Un commentaire illustré de Proverbes 11

Les quelques remarques que l'on vient de lire ne me paraissent pas épuiser le sujet. Il est permis en effet de poser la question de la source de la parabole du roi et de

⁹ Cf. A.-M. DENIS, *Introduction à la littérature religieuse judéo-hellénistique*, Turnhout : Brepols, 2000, p. 541.

¹⁰ Cf. J.-C. HAELEWYCK, « La reine de Saba et les apocryphes salomoniens », *Graphè 11 – La reine de Saba*, 2002, p.83-99, citation p. 94.

l'ouvrier, lue comme une parabole sur la sagesse. Les textes bibliques qui évoquent la figure de Salomon, pas plus que ceux qui lui sont attribués, ne font mention de cette rencontre supposée du roi et d'un ouvrier ; aucun des textes apocryphes, pour autant qu'ils me sont connus, ne rapportent cet épisode. Force est donc de se livrer à quelque conjecture, dès lors que l'on veut expliquer la raison pour laquelle l'auteur du chapitre 27 du *Kebra Nagast*, y a introduit cette parabole. Il est sûr que la mention de la vanité rappelle le *Cantique des cantiques*, ou que l'image de l'herbe des champs qui sèche en sa saison, comme le dit la reine de Saba, semble être un emprunt à *Ésaïe* 5, 24. M'attachant cependant à découvrir dans la littérature placée sous le nom de Salomon une source possible à la parabole étudiée, il m'est apparu que, sinon dans la forme, en tout cas dans le fond, elle est proche du chapitre 11 du livre biblique des *Proverbes*. C'est ce que je voudrais montrer dans les lignes qui suivent.

Proverbes 11, en effet, non seulement valorise l'humilité en dépréciant l'orgueil avec une vigueur certaine, mais encore s'attache à établir qu'en mourant, le juste laisse des regrets, tandis que le méchant périt inexorablement, ce qui, pour le théologien, accentue la notion de rétribution de façon toute singulière. C'est de cette manière cependant, que ce chapitre des *Proverbes* montre ce qu'il convient de tenir pour la vraie sagesse. Celle-ci n'est pas qu'un concept, mais elle doit se réaliser, c'est-à-dire se manifester dans les réalisations concrètes qu'elle implique. Davantage, ce chapitre fait équivaloir la sagesse et la vertu, même la justice, ou plus exactement peut-être il souligne quelles sont les conséquences de la sagesse sur la conduite de la vie morale, et il faudrait presque dire sociale, puisque « la sagesse est avec les humbles » (verset 2), et comment elle s'ouvre sur la vie en Dieu. En ce sens les versets 19 et 20 pourraient résumer la pensée de l'auteur de ce texte : « La justice est gage de vie, mais qui poursuit le mal va à la mort. L'Éternel a les cœurs tortueux en horreur, mais les gens intègres ont sa faveur. » D'autres versets devraient être cités ici, qui montrent les convergences entre *Proverbes* 11 et la parabole du roi et de l'ouvrier qu'on lit dans *Kebra Nagast*, par exemple le verset 12, qui met en garde contre le mépris du prochain, ou le verset 28, qui prévient de la chute de quiconque se confie en sa richesse, plutôt qu'en la justice, c'est-à-dire aussi en la sagesse, cela à la fin du chapitre, quand en son début, au verset 4, déjà la fortune était désignée comme étant en fait, et paradoxalement, sans valeur, ne servant à rien pour ce qui est du jugement, de la vie.

Cette confluence entre les deux textes qui nous occupent ici, est davantage perceptible dans la LXX que dans la Bible hébraïque. La version grecque en effet revient à plusieurs reprises sur la mort du juste, mort qui est un des motifs qui suscitent les réflexions que le *Kebra Nagast* place dans la bouche de Salomon. Elle souligne combien cette mort laisse du regret, alors que celle du méchant est source de satisfaction (verset 3), combien encore la mort de l'homme juste ne met pas un terme à l'espérance qui est en lui, alors que l'ambition du méchant disparaît (verset 7) et que son espoir est détruit (verset 23), combien enfin l'indigence guette le paresseux, alors que la richesse est le partage est hommes énergiques, laborieux (verset 16) et que l'homme simple est béni (verset 25).

Au-delà de la question de l'humilité et de la gloire, au-delà de la question de la mort et de la rétribution, ce qui est en débat dans ces deux textes, c'est le rapport de la morale sociale et de la providence de Dieu, de ce en quoi il bénit et il fait vivre et rend conscient de cela ou, mieux dit, rend sage. Ce n'est pas inopinément que la reine de Saba achève en quelque sorte la parabole en en donnant l'explication, qui d'ailleurs est une nouvelle question : à quel Dieu convient-il de rendre un culte ? Ne serait-ce pas à ce Dieu-là, créateur certes, mais qui regarde d'abord au cœur de l'homme, ce Dieu-là qui envoie ses prophètes et qui promulgue une loi, laquelle à la différence des idoles muettes révèle sa volonté ? Or la voilà la vraie sagesse, qui consiste à comprendre cette volonté et à l'appliquer tout au long de sa vie, quels qu'en soient les incidents et les accidents. Sage, assurément Salomon l'est, qui a saisi que ni sa puissance ni ses richesses ne lui serviront de rien – vanités – à l'heure où, comme le plus humble et démuné de ses sujets, il sera couché dans son tombeau. Mais sage aussi, davantage même que Salomon, l'est la reine de Saba,¹¹ qui en toute humilité passe outre le tombeau pour rendre à Dieu le culte véritable, vraie sagesse !

KRÓL, KRÓLOWA I ROBOTNIK
REMINISCENCJE KSIĘGI PRZYSŁÓW W *KEBRA NAGAST*
Streszczenie

W 27 rozdziale etiopskiej księgi *Kebra Nagast*, pochodzącej z XIV w. znajdujemy apokryficzną rozmowę Salomona z królową Saby, w której król snuje refleksję nad kondycją człowieka, porównując siebie do przechodzącego opodal robotnika. Artykuł zawiera francuskie tłumaczenie etiopskiego tekstu oraz jego analizę. Zwrócono uwagę zwłaszcza na podstawowe przesłanie dotyczące mądrości i bojaźni bożej. Omawiając kwestię gatunku literackiego tekstu, autor sugeruje, że jest on obrazowym komentarzem do 11 rozdziału Księgi Przysłów.

(streszczenie opr. K. Bardski)

¹¹ Au chapitre 24 du *Kebra Nagast*, la reine de Saba, prête à partir pour Jérusalem, entonne un véritable hymne à la sagesse, affirmant entre autres « Je désire la sagesse et mon cœur aspire à la connaissance. »